

Dans l'inconscient général, faire du sport, c'est apprendre à se connaître et à se maîtriser, mais également apprendre à connaître les autres et à les respecter. Pratique culturelle à part entière, le sport est créateur de lien social qui s'exerce sur des valeurs fondées sur le respect de la règle, des autres et de soi-même. Or le sport en général et le spectacle sportif en particulier sont aujourd'hui marqués par des faits et des dynamiques de violence qui posent la question de la pertinence du monde sportif comme modèle de vertu et de pacification des mœurs. Une violence qui, au-delà des ritualités compétitives et des passions agonistiques (R. Caillois), est présente aujourd'hui dans bien des sports collectifs, y compris ceux qui, par histoire, par tradition semblaient *a priori* affranchis de telles dérives.

Le sport ne peut se réduire à une simple pratique purement ludique. Il est porteur d'enjeux, d'envies, d'objectifs, de réussites, d'échecs, de valorisations, de constructions identitaires qui en font un acte social inscrit au sein d'un système concurrentiel de pratiques culturelles et sociales. L'évolution actuelle du sport contemporain semble remettre en cause l'humanisme de la pensée de Pierre de Coubertin où le sport est un vecteur de socialisation des bonnes normes de conduites. Or le sport est avant tout le reflet du fonctionnement social et culturel des sociétés dans lesquels il s'inscrit. Le sociologue Norbert Elias considérerait ainsi que « *la connaissance du sport était la clef de la connaissance de la société* ». Le sport, très présent à la rubrique des faits divers (affairisme, tricherie, corruption, insultes, agression, racisme, dopage, etc.), est soumis à des règles qu'il s'est forgées ou qui lui ont été imposées. La violence sportive est donc liée fortement à la société qui le produit. Pour analyser la problématique de la violence dans le sport moderne, il faut au préalable interroger la notion d'éthique sportive.

- L'éthique sportive

L'éthique peut être définie comme un ensemble de valeurs et de principes conscients s'incarnant en devoirs pour chaque individu. De nos jours, l'éthique est évoquée et invoquée dans de nombreux secteurs à problème de la vie sociale (économie, médical, environnement, médias, science...), mais aussi, et surtout dans le sport. Depuis Pierre de Coubertin, le sport est porteur de valeurs universelles : le dépassement de soi, le fair-play, la joie dans l'effort, le respect d'autrui et l'harmonie entre le corps et l'esprit. Le C.I.O. est le porte-parole de cette éthique universelle du sport reprise par l'ensemble des fédérations sportives internationales. Respect et dignité des personnes, observation de la règle, être maître de soi, refuser la violence et la tricherie, ces principes éthiques qui définissent l'amateurisme sportif de la fin du XIX^e siècle existent toujours aujourd'hui soit de manière explicite dans le corps des règlements sportifs, soit de manière implicite dans les discours et les prises de positions officielles sur le sport. Ce fondement définit ainsi le vrai sport. Pour le sociologue Alain Ehrenberg, le sport serait l'incarnation des valeurs méritocratiques. Il ferait la synthèse harmonieuse entre concurrence et justice, puisque la justice est le produit de la concurrence : le premier est toujours le meilleur. Le sport est en ce sens « *le spectacle de la juste inégalité* ». Il existe des inégalités en acte, mais le plus important est que le principe soit égalitaire.

Mais les critiques actuelles du sport portent sur un désenchantement certain des réalités sportives : triche et dopage, violence envers l'autre et envers soi, morts symboliques et morts réelles, caution d'un système économique ravageur, lieu

propice à attiser les haines et déclencher les conflits. Par le développement de la compétition et de son corollaire, l'agressivité, les qualités amORALES seraient nécessaires à la pratique autant que la pratique les alimente. Pour le sociologue Jean-Marie Brohm, la compétition sportive réduit le sujet à un automate, une machine à produire, et rend le spectateur passif. Le sport aujourd'hui heurte les discours de Pierre de Coubertin parce qu'il est fabrication de performances et d'excès.

Le sport contemporain est de plus en plus soumis au déterminisme technique. La philosophie coubertinienne, humainement séduisante, sert actuellement de paravent moral au sport contemporain qui, par ses réalisations, la condamne. Face aux risques de dérives du processus de professionnalisation sur ses principes constitutifs, le monde sportif continue de recourir à cette rhétorique sportive coubertinienne, comme un écran symbolique protecteur, profondément enracinée dans l'histoire du sport moderne et de ses violences.

- La violence et le sport

Pour le sociologue Bernard Jeu, le sport serait né de la violence, des rites archaïques, de la guerre, marquant et rythmant les moments importants de la vie sociale. Les jeux anciens étaient essentiellement une préparation ou un substitut à la guerre. L'expression « le sport, c'est la guerre » est souvent présente dans les commentaires sportifs actuels. Mais dans l'émergence du sport moderne, la violence s'est aseptisée. La violence qui s'y joue ainsi que la mort annoncée de l'un des protagonistes sont symboliques. Le sport au xx^e siècle a progressivement assimilé d'autres finalités et valeurs : éducation, hédonisme, santé, culte du corps, insertion sociale ou professionnelle, intégration, cohésion sociale, etc. Pour le sociologue Norbert Elias, en se pacifiant la société moderne a abaissé chez les individus le seuil de tolérance à la violence. Les activités sportives ont suivi le même cheminement au point que les plus violentes d'entre elles, la boxe par exemple, ont vu leurs effectifs fondre en l'espace d'un siècle, au profit d'activités physiques émergentes qui privilégient l'esthétisme ou la nature (GRS, escalade, surf). Le sport est ainsi un puissant révélateur de nos sociétés et de leurs transformations, de nos cultures et de la manière dont elles gèrent et conçoivent le débridement des émotions des individus qui les composent. Les sociétés modernes se sont structurées à travers la censure et le monopole étatique de la violence. Les sports modernes participent ainsi au contrôle de la violence. Avec l'émergence des temps libres, le sport s'étend progressivement à l'ensemble de la société en offrant tout à la fois un moyen d'apprentissage du contrôle et de l'autocontrôle des pulsions (respect des règles, de l'adversaire, de l'arbitre, apprentissage technique, coopération entre les pratiquants des sports collectifs) et un espace toléré de débridement des émotions (pratique physique exutoire, spectateurs qui encouragent et vocifèrent). La configuration actuelle du sport collectif professionnel paraît dès lors favorable à l'expression de conduites violentes même si les règlements s'efforcent de les réduire au principe de l'éthique sportive. Mais aujourd'hui, au-delà de la violence physique il existe de nombreuses formes de violence intrapersonnelle et interpersonnelle sur le terrain, dans l'enceinte sportive et hors de l'enceinte sportive.

- Quels types de violence dans le sport moderne ?

De nos jours à l'issue d'un match, il est rare d'entendre les perdants dire que l'essentiel était de participer et non de gagner. Il fallait gagner ! Cette envie de vaincre à tout prix se traduit parfois par de la violence et une prise de risque. Les sports collectifs et d'opposition sont des facilitateurs et des catalyseurs de la violence

propagée par les médias. Mais comment caractériser cette violence. Par exemple, un tacle appuyé en football peut-il et doit-il être considéré comme un acte violent ? Ce sont bien des pratiques, des discours et des représentations qui forment des configurations de la violence spécifiques à chaque sport en fonction de normes adoptées. Les comportements ne paraissent pas violents tant qu'elles sont respectées. Mais dès lors que l'une ou l'autre est transgressée, l'idée de violence apparaît. La logique d'opposition, mais aussi l'utilisation politique ou économique qui en est faite, induisent de nombreuses formes de violences. Une réalité sociale complexe se substitue à l'image idyllique d'un sport qui ne posséderait que des vertus. La violence se déplace avec l'évolution des normes. Son expression peut donc être objectivée par la transgression de normes propres à chaque discipline et même à chaque groupe social.

Cette violence qui peut être physique, mais aussi psychologique est exercée contre quelqu'un, mais elle peut être également dirigée contre soi-même. Se faire violence, c'est forcer son corps et sa nature. La quête effrénée de la performance pousse au dépassement de soi, à ses dérives et conséquences (surentraînement, blessures, tricheries, dopages...). Le développement du sport-spectacle médiatisé, avec des intérêts commerciaux colossaux, modifie la structure du calendrier des compétitions et leur durée. Les sportifs doivent alors produire leurs performances au moment de compétitions qui comptent et qui auront un maximum de retombées économiques. Les charges d'entraînement des sportifs professionnels frisent souvent avec le surentraînement avec des séances répétitives favorisant blessures à répétition et atteintes corporelles irréversibles. Phénomène largement médiatisé, le dopage constitue lui aussi une agression contre soi-même. Un athlète est ainsi capable de mettre en péril sa santé, voire son existence, en utilisant des produits dopants, car les risques du dopage sur sa santé lui apparaissent dérisoires, comparés à la valeur qu'il accorde à sa réussite. Réussite qui est devenue une source d'identité dans une société occidentale de performance, une société devenue pharmacodépendante. Or le dopage, présent dans d'autres secteurs de la société, est combattu uniquement lorsqu'il est associé à l'adjectif « sportif », car il est présenté comme contraire à l'éthique sportive. Il semble donc essentiel pour l'institution sportive de veiller à ce que l'image du sport ne soit ni dénaturée ni en définitive brisée par des pratiques dopantes irresponsables. Pourtant l'actualité sportive en donne des exemples chaque semaine. Le dopage est très loin de ne concerner que les sportifs professionnels ou de haut niveau, le sport amateur est également concerné.

Moins médiatisées, car moins spectaculaires, les violences symboliques sont pourtant nombreuses. On peut parler de violence institutionnelle quand de nombreux sportifs sont victimes d'exclusion. Les femmes en tant que sportives (horaires moins favorables, encadrement moins compétent, tenue), mais aussi en tant que dirigeantes, les handicapés, les moins bons ou ceux qui, bien qu'athlètes de haut niveau, ne sont pas dans le giron ou la ligne fédérale. Le harcèlement moral et/ou sexuel à l'encontre des athlètes féminines est fréquent, même si les affaires sont souvent tues ou étouffées (tennis, haltérophilie). Le racisme, l'homophobie, le machisme, l'absence ou la violation de la vie privée complètent le tableau des violences symboliques.

Mais la violence sportive se manifeste autant sur le terrain entre adversaires ou vis-à-vis de l'arbitre, que parmi les spectateurs, supporters ou non. L'agressivité et la violence sont attendues et même parfois considérées comme une nécessité dans

le spectacle sportif. Dans le sport professionnel, l'environnement dans lequel évolue le sportif exerce une énorme pression sur lui. Le rôle des managers, des médias et les différents enjeux expliquent les explosions constatées lors des défaites ou au cours de certains matchs. Les incivilités sont nombreuses (contestation de l'arbitre, provocation des joueurs adverses), les violences verbales et symboliques habituelles (insultes à l'encontre des joueurs, des arbitres, provocation des supporters adverses). Le sport met en scène et réactive parfois les antagonismes locaux, nationaux et internationaux (J.O., tennis de table). Les enceintes sportives sont également des lieux où se poursuivent parfois les conflits ethniques, culturels et religieux. À la fin du xx^e siècle, les stades de football, sport mondial et médiatique par excellence, sont parfois devenus des lieux de violence pour des groupes de supporters : les hooligans.

- L'exemple du hooliganisme

Le développement du spectacle sportif ne peut que renforcer le caractère spectaculaire de l'affrontement. Pour les supporters qui sont engagés dans une partition oppositive, par exemple par attachement territorial, la mise en scène du spectacle, reprise par les médias, favorise l'excitation généralisée et rend plus probables des affrontements pour défendre son camp contre l'autre. Les groupes de supporters deviennent ainsi des acteurs du spectacle à part entière plus ou moins organisés. Cette situation semble avoir pris des proportions considérables dans certains pays européens pour des raisons économiques, géopolitiques, religieuses, culturelles, ethniques... Les conséquences sociales les plus visibles de ce phénomène sont sans doute l'émergence, voire la reconnaissance, de nouvelles formes de violence ritualisée (symbolique, verbale, physique) et de discrimination (de race, de territoire, d'ethnie, de genre...). Dans le football contemporain, on assiste à une violence permanente de nature préméditée. Cette violence groupale, sous forme d'agression physique ou de vandalisme, est développée par les noyaux durs de supporters, communément appelés hooligans, dans le cadre d'une compétition parallèle à la compétition footballistique. Ces noyaux durs de fans sont attachés à un club particulier et recherchent systématiquement l'affrontement avec le noyau dur du club rival. Ils se considèrent comme l'élite des supporters et ont fait de leur appartenance à un groupe de hooligans un mode de vie qui contribue à apporter une plus-value à leur identité sociale. Ces violences peuvent prendre une forme relativement organisée, dans la mesure où les hooligans font preuve d'un certain degré de structuration. Elles s'avèrent préméditées, font l'objet d'une planification et sont le plus souvent anticipées. C'est pourquoi de nombreux incidents se déroulent avant les matches.

Dans l'imaginaire collectif, le hooligan est un Anglais, jeune, mal inséré socialement, délinquant dans la vie ordinaire, imbibé d'alcool, qui prend prétexte du match de football pour venir commettre ses méfaits dans le stade. Les événements montrent que la réalité sociale du phénomène est beaucoup plus complexe que cette équation simpliste le laissait supposer. Les manifestations racistes et xénophobes qui fleurissent un peu partout depuis quelques années dans les stades de football européens (Rome et Parme en Italie, Atletico et Real de Madrid en Espagne, PSG en France, Étoile rouge de Belgrade dans l'ex-Yougoslavie, etc). Le hooliganisme est multiforme et concerne l'Europe entière. Cette distorsion entre représentations et réalité est peut-être tout simplement due aux tragiques événements télévisés lors de la finale de la Coupe d'Europe opposant la Juventus de Turin à Liverpool au stade du Heysel en 1985, durant laquelle trente et un spectateurs trouvèrent

la mort, ou peut-être aux interprétations qui en ont été données et aux sanctions prises à l'encontre des équipes anglo-saxonnes et de leurs supporters. Pourtant, le Heysel n'est pas un cas unique ou isolé dans l'histoire du football et des sports. Très souvent, pour ne pas dire trop souvent, le hooliganisme est en effet caractérisé par son expression finale : la violence physique ou la dégradation de biens et matériels. Or, c'est en effet dans l'enchaînement successif de faits plus ou moins dérisoires (vols d'insignes ou d'emblèmes, insultes et provocations) qu'il faut aller chercher la genèse d'événements beaucoup plus dramatiques et inquiétants. Ces violences largement médiatisées ne sont que la face visible d'un long processus d'interactions sociales subtiles et complexes entre les différents acteurs du spectacle sportif (supporters, dirigeants, policiers, journalistes), de rivalités sportives, provocations, vendettas, elles-mêmes reflets de constructions identitaires et culturelles qui s'inscrivent dans la « petite » et la « grande » histoire du football et de ses clubs.

Le stade, mais également ses abords immédiats et sa périphérie, deviennent alors, parallèlement au spectacle sportif lui-même, des espaces de concurrence en termes de visibilité culturelle et sociale, donc d'affrontements symboliques et matériels, renforçant l'essence même du sport. Si les médias ne sont pas la cause du hooliganisme, ils en sont néanmoins un élément amplificateur, multiplicateur et catalyseur. Ils ont amplement contribué à sa diffusion, sa promotion et sa valorisation, du moins auprès de ceux qui y trouvèrent par la suite une possibilité d'existence et de reconnaissance sociale. La visibilité sociale offerte aux jeunes hooligans va favoriser non seulement le phénomène de violences accompagnant les rencontres de football, mais aussi l'extension européenne du problème par mimétisme et concurrence. Par mimétisme, pour faire comme les Anglo-Saxons, pour être reconnus de la même manière en tant que supporters passionnés et jusqu'au-boutistes, capables de défendre leur équipe, leur club ou leur image de supporters, par la violence s'il le faut. Par concurrence, car le classement officiel des supporters oblige chacun à se surpasser : être plus nombreux à se déplacer. Le hooliganisme est bien le fait de supporters et non d'individus extérieurs au football. Les hooligans appartiennent tous à des groupes structurés. En reprenant la métaphore relative à la consommation de drogue, on peut ainsi affirmer que si 100 % des supporters ne deviendront pas hooligans, 100 % des hooligans sont bien, quant à eux, d'authentiques supporters. Le hooliganisme est effectivement, comme le suggère le sociologue Alain Ehrenberg, la dérive extrême du supportérisme.

Conclusion

Le sport peut-il concourir à prévenir et encadrer toutes les formes de violences observables en son sein ? Les valeurs sportives traditionnelles, revendiquées en particulier par la charte olympique ne suffisent plus à refléter la réalité du sport moderne. La philosophie de Coubertin humainement séduisante sert actuellement de paravent moral au sport contemporain qui, par ses réalisations, la condamne. Après avoir fait, au cours du semi-siècle écoulé, une large place à la politique et à l'idéologie, celui-ci se définit désormais par rapport à l'économie et à ses excès. Les contraintes imposées par la pratique de haut niveau (en majorité professionnelle) d'un sport de compétition, ainsi parfois que les objectifs visés, ne sont pas compatibles avec cette morale sportive traditionnelle, dans ses aspects les plus rigoureux. Bien que combattues au nom de cette éthique coubertinienne, les violences semblent être devenues inhérentes au sport contemporain.